

Le dégel et la métaphore

Numéro 35, mars–avril–mai 1989

Littérature soviétique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

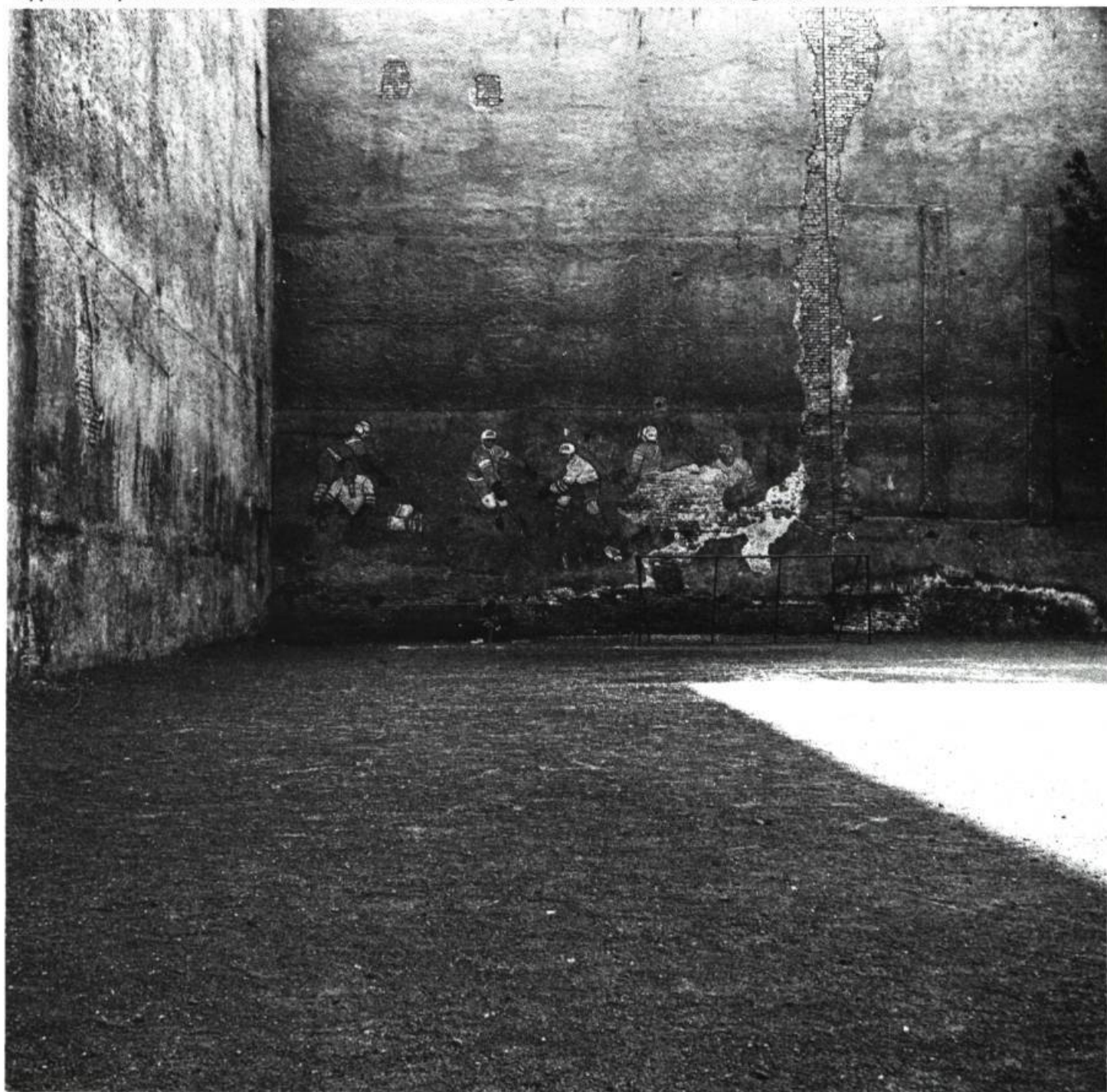
Citer cet article

(1989). Le dégel et la métaphore. *Nuit blanche*, (35), 37–39.

LE DÉGEL ET LA MÉTAPHORE

Est-il possible de parler de l'Union Soviétique sans verser (plonger!) dans le politique? Puisqu'il y était envoyé en mission littéraire, notre reporter croyait la chose faisable. C'était avant son départ...

Hockey: Leningrad, 1984 de Boris Savelev, l'un des nouveaux maîtres de la photographie en URSS. Volontairement dissidente par rapport à l'expressionnisme radical, la tendance Savelev témoigne de l'univers intérieur, changeant, des êtres humains.



Si j'avais pu définir le voyage littéraire idéal en Union Soviétique, j'aurais écarté du panorama toute allusion à la perestroïka (restructuration), à la glasnost (transparence) et au processus de démocratisation (démocratisation) qui doit découler des deux principes chers à Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev. Pourquoi? J'aurais tendance à croire que tout le monde a son content de perestroïka et de glasnost puisque la presse occidentale ne jure plus que par ces deux mots. D'autre part, j'ai fini par ne plus parler de littérature qu'en termes littéraires; plus: il m'arrive de parler de politique en recourant au vocabulaire de la rhétorique...

Question de structure

Une fois sur le terrain, j'ai mis mes résolutions de côté tant il est vrai — et je fais les choses à la russe, à l'ukrainienne, à la géorgienne en donnant dans la maxime salvatrice — qu'à Londres on parle anglais. Sans doute parce que nos hôtes ont choisi de nous faire rencontrer les directeurs de revues et les bureaux de direction des Unions des écrivains des républiques plutôt que des écrivains, nous avons eu droit à des points de vue structurels, volontiers politiques. Plus rarement «littéraires» — dans le sens des dynamiques internes de la littérature, des textes.

Constamment j'ai eu en tête le scénario de Soviétiques qui, passant à Québec, rendraient visite pour interviews aux gens de *Nuit Blanche*, du Beffroi, de L'instant même, au Salon du livre et du Centre de recherche en littérature québécoise de l'université Laval — toutes d'excellentes personnes au demeurant! Quel type de reportage pourraient-ils cependant présenter dans *Kiiv*, *Novy Mir* ou *Saoundjé*?

Si je déplore de n'avoir pu rencontrer que Danili Granine, Andreï Bitov, Slavva Pietsoukh (et encore était-ce une rencontre fortuite), Iouri Rytkeou, Victor Konietski, Tchaboua Amiredjibi et Gouram Guéguéhidzé (je ne cite aucun nom de la délégation ukrainienne où le nombre d'écrivains présents interdisait que l'on parle des oeuvres), s'il m'est arrivé d'être amer parce que je n'avais pu voir aucun des écrivains que j'avais au préalable demandé à interviewer (parmi lesquels figuraient ceux que nous pouvons lire en traduction) et si j'étais de ce fait la distinction entre la littérature et son organisation, c'est que j'ai ainsi l'impression de toucher au coeur du problème: les revues littéraires soviétiques sont dirigées par des écrivains (*Ogoniok* par Vitali Korotitch, *Novy Mir* par Sergueï Zalyguine, *Iounost* par Andreï Dementiev, etc.) qui acceptent plus que jamais de sacrifier leur oeuvre personnelle à la conduite de ces énormes machines dont les tirages se sont carrément emballés à la faveur de ... la perestroïka et la glasnost.

À un moment où on peut voir affichée au théâtre Ermolova la pièce *Gavari...* (*Parle...*), il règne dans toutes les rédactions soviétiques une effervescence irrésistible. Je crains, lecteur d'ouvrages de fiction avant toutes choses, que cette volonté de soudain lever le voile ne se fasse au détriment de l'imaginaire. Pendant les deux semaines d'entrevues, tout le monde nous a répété qu'en ces heures historiques, il convenait de revenir au *poublitsist*, c'est-à-dire au journalisme d'enquête, quitte à laisser tomber la production de fiction. Après la période de *stagnation* (le mot revient aussi souvent que

perestroïka et glasnost dans la bouche de nos hôtes), il est urgent de rétablir les faits. Ou plutôt de les établir.

Mais l'imaginaire?

C'est dans cette problématique qui semble à prime abord défavorable aux littératures de l'imaginaire (si est admissible un *imaginaire construit de toutes pièces*) qu'il faut considérer *Les enfants de l'Arbat* d'Anatoli Rybakov — ce «roman dont Staline est le héros» titrait bellement *Libération*. Les lecteurs de Soljenitsyne savent qu'un des courants majeurs du roman russe loge à l'enseignement du document, de l'enquête, du témoignage, du réalisme documenté, dirions-nous. De la fresque historique. Il y a derrière cela une forte tradition à laquelle ont diversement contribué Lev Tolstoï, Maxime Gorki, Mikhaïl Cholokhov (*Le Don paisible*) et Victor Nekrassov (*Dans les tranchées de Stalingrad*). Aussi n'étais-je qu'à moitié étonné d'entendre chez les mêmes interlocuteurs l'éloge du roman historique et une mise en doute du caractère littéraire du livre de Rybakov.

Qu'il ait d'abord paru (20 ans après qu'on a eu pour la première fois annoncé sa publication) dans un périodique, *Droujba Narodov*, en trois livraisons, et qu'il ait été ensuite repris sous forme de livre, et successivement, par plusieurs éditeurs, relève à nos yeux occidentaux du mystère sinon de l'aberration — imaginons seulement *Le matou* repris de Québec/Amérique par VLB, Boréal puis Guérin, de trimestre en trimestre. Mystère aussi que les deux millions d'exemplaires se soient envolés dans le temps de le dire (à titre de comparaison, Albin Michel tire la version française à 20 000 copies) et qu'il soit encore impossible de le dénicher en librairie.

Quand on sait que les revues littéraires soviétiques alternent la prose, la poésie, le journalisme d'enquête, les dossiers thématiques et le courrier des lecteurs (qui prend ici une importance dont nous ne saurions avoir idée), *Les enfants de l'Arbat* constituait un coup fumant pour *Droujba Narodov* qui trouvait, en quelque sorte, dans ce feuilleton le texte synthétique par excellence de la politique éditoriale des grandes revues.

Anatoli Rybakov, victime des camps sous Staline et de la censure sous Brejnev, peut maintenant user de la provocation en proclamant «Staline, c'est moi», formule par laquelle il avoue son souci de peindre un Joseph Djougachvili S. aussi vrai que nature. Il est bien le seul à tenir ce langage: on parle d'abondance de Staline dans les rédactions, à table, mais comme d'un personnage presque irréel que personne n'aurait fréquenté. Il est vrai que ceux qui ont servi sous le petit père des peuples doivent maintenant avoir l'âge qui excuse les blancs de mémoire (à l'exception du parc Staline de Tbilissi, le nom n'est plus guère affiché). La chose paraît cependant plus suspecte pour ce qui est de la *stagnation*. Partout on la dénoncera pour ses entraves (ô combien réelles) sur l'édition. Cependant, l'observateur étranger ne peut faire autrement que se demander: mais où étiez-vous donc tous sous Brejnev? Comment cette extraordinaire ouverture d'esprit dont vous vous faites les hérauts (et volontiers les héros), cet attachement à la liberté enfin récompensé ont-ils pu s'accommoder de l'époque pré-gorbatchévienne? Comme Mikhaïl Sergueïevitch est peut-être devenu chez nous la plus grande star politique depuis Kennedy (voyez les

couvertures du *Time* depuis deux ans), l'observateur frissonne: qui est vraiment du côté de Gorbatchev, ceux qui le prétendent ou nous, Nord-Américains?

«C'est aux temps qu'on n'a pas confiance.
— Et quand qu'ils l'ont été de confiance les temps?»
Vassili Belov, *Veilles*, Gallimard, p. 119

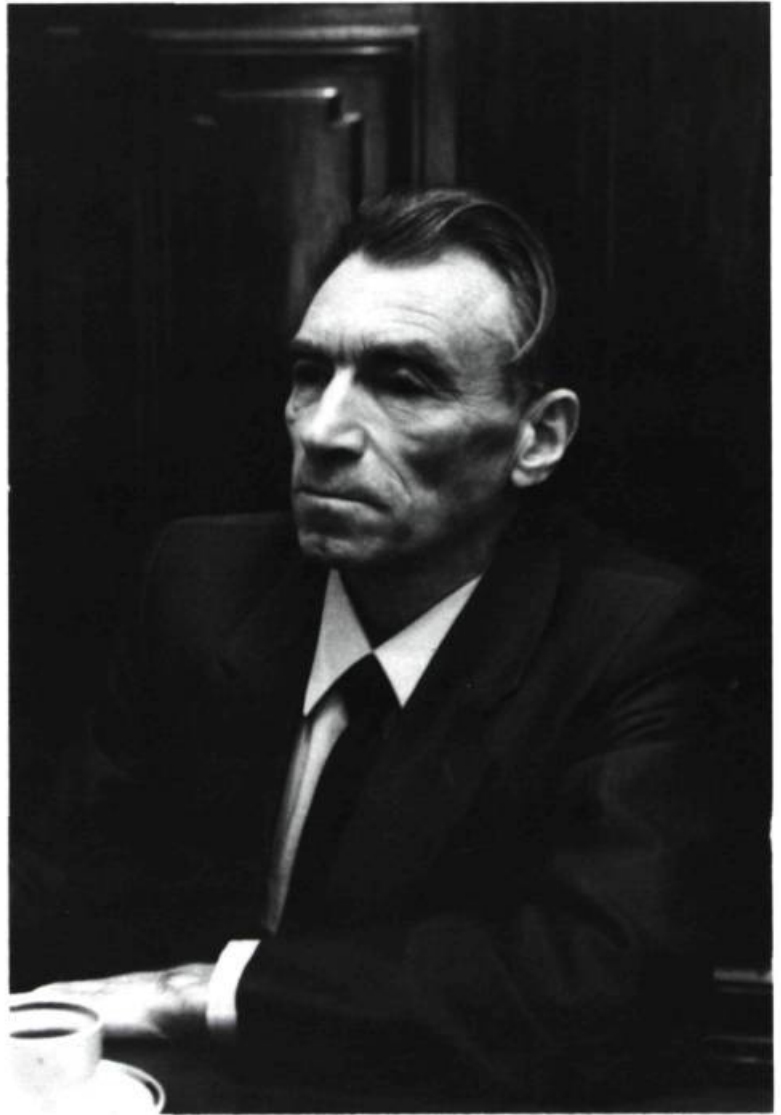
Une cause déjà entendue

Il faut voir aussi l'aplomb avec lequel maintes personnes interviewées auront elles-mêmes amené l'entretien sur le terrain de la perestroïka en affirmant que leur perestroïka personnelle était commencée il y a déjà longtemps. J'en parle moins pour mettre en doute la légitimité du propos que pour montrer à quel point notre lecture de la politique soviétique est non fonctionnelle parce qu'elle tient pour acquis que les choses commencent quand elles sont portées à son attention (et à sa caution, osons nous l'avouer).

Dans *Vivre ailleurs pour écrire, Nuit blanche* (n° 28) faisait état de la présence de Léonide Borodine sur la liste d'Amnistie Internationale des écrivains détenus pour délit d'opinion. J'ai souvent demandé «Où est Borodine?», pour me faire répondre «Mais qui est donc Borodine?», jusqu'à ce que j'ajoute, au profit de Iouri Sourovtsév, secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques, qu'il devait pourtant se trouver quelqu'un qui connaît celui dont Gallimard publie l'oeuvre en traduction. Réponse du secrétaire: «Vous poserez la question aux gens de Gallimard puisqu'il semble qu'eux le sachent!» De Londres, Amnistie nous avise que Borodine est de retour parmi les siens, à Moscou. De lui, on lira particulièrement *Récit d'une époque étrange* (1982) et *La troisième vérité* (1984).

J'ai eu la chance d'aller en Russie et en Ukraine en 1977, au milieu d'un troupeau québécois. Voyait-on un facteur, nous nous écriions «C'est ben pour dire, icitte l'armée est tout partout!» comme si les facteurs chez nous ne portaient pas l'uniforme. La voie ferrée était cernée par deux talus (comme dans certains secteurs de la Pointe Saint-Charles): «Ils veulent nous empêcher de voir». Quand l'équipe nationale de hockey est venue jouer à Québec, en février 1987, un journaliste québécois, canadien, américain, peu importe, a posé aux joueurs soviétiques une de ces questions fondamentales dont les reporters de sport ont le secret et qui appellent une réponse du type «On va essayer de faire mieux que l'an dernier», «On prend les *games* une par une» ou «On va faire notre gros possible». Il y a d'abord un grand silence puis chacun y va de son incompréhensible baragouinage *popov*. Enfin, l'interprète choisit dans la liste ci-haut suggérée le cliché de circonstance. Commentaire du journaliste, qui confond interprète et censeur: «Chez les *tovarichtchs*, impossible d'émettre une opinion personnelle, c'est toujours le même qui répond».

Il peut se passer n'importe quoi en URSS, nous aurons toujours une bonne explication à fournir, toujours une référence occidentale à donner comme étalon. Aussi avons-nous fait de Gorbatchev une star parce que



Capitaine au long cours maintenant retraité, Victor Konetski écrit des nouvelles maritimes, renouvelant la tradition des Melville et Conrad

nous sommes convaincus que par lui l'Union Soviétique s'amende, renonce à Satan et à ses pompes, abjure le communisme. Il n'en est rien. Il se passe quelque chose d'exaltant en Union Soviétique, quelque chose qui pourrait péter, quelque chose que je renonce à comprendre parce que ça ne peut s'expliquer que de l'intérieur, là où je ne suis pas, là où mes références, ma culture et mes convictions ont agi comme des verrous, m'interdisant l'accès à la véritable connaissance.

Cet aveu fait, je mets côte à côte *Les baies sauvages de Sibérie* d'Evgueni Evtouchenko (Presses Pocket n° 2149), *La troisième vérité* de Leonide Borodine (Gallimard), *La plongée* de Lydia Tchoukovskaïa (Calmann-Lévy), *Le trentième amour de Marina* de Vladimir Sorokine (Lieu commun) et j'ajoute, oh oui! Gogol et Dostoïevski: à leur confluence il doit bien exister une Union Soviétique vraisemblable, davantage en tout cas que celle de notre télé et de nos revues — celle-ci y compris. ■

Ceux que ce plaidoyer pour la fiction ne saurait satisfaire ont l'embaras du choix du côté des essais écrits par des soviétologues (ceux d'Hélène Carrère d'Encausse, notamment). On pourra aussi piger dans *Vivre en Russie* de Michael Binyon (Julliard, 1983), *L'URSS en transparence (Les temps modernes n° 492, 1987)* et *L'antiguide de Moscou* de Dmitri Savitski-Dimov (réédition trop peu mise à jour en 1988 de l'ouvrage originellement paru chez Ramsay en 1980).